

plusieurs lettres m'attendaient. La première que j'ai ouverte m'a appris que Marie, ma fille bien-aimée, est à l'agonie !

J'ai sellé mon cheval et, priant père Maeder de contre-mander la fête du lendemain, je suis rentré à Th.-Morèna par la nuit. Mon fils Paul et Sara n'étaient pas encore couchés ; je les trouvai chantant au coin du feu. Quelle nuit et quel lendemain ! Néhémie a fait les services à ma place. Il a parlé des épreuves que Dieu nous envoie et a terminé par une allusion à celui qui pleurait au pied de la chaire. Après les services, les membres du troupeau sont venus me serrer la main. Des paroles bien touchantes m'ont été dites. Je ne les écoutais cependant qu'à moitié, mes pensées étaient à la recherche d'une petite tombe solitaire dans les environs de Londres. Marie, ma douce enfant, repose sur terre étrangère. Je n'ai pas même une photographie d'elle.

O mon Dieu, j'ai voulu suivre le chemin du devoir, il a abouti à un tombeau ! Que ta volonté soit faite ! Je le dis en sincérité, mais n'oublie pas l'affligé qui crie à toi !

P. GERMOND.

---

M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

Léribé, 26 août 1882.

Nos amis seront heureux d'apprendre que par la bonté de Dieu nous sommes enfin arrivés à Léribé. M. Christol vous a déjà, je crois, donné des nouvelles de notre voyage. Vous savez donc que la traversée a été pour nous un temps de calme et de repos. Nous avons eu à regretter un délai de cinq ou six jours au Cap. Nous en avons profité pour aller à Wellington serrer une fois encore la main au vénérable vétéran missionnaire, M. Bisseux, qui représente encore le temps héroïque des débuts de la mission. Nous

avons aussi visité la « Pension Huguenote », fondée et dirigée par miss Ferguson et d'autres dames américaines, d'après les principes d'Holyoke et dans le même esprit. La création de cet établissement, due aux efforts d'un pasteur vraiment apostolique, M. Andrew Murray, a commencé une réforme importante dans le système d'éducation pour les jeunes filles du sud de l'Afrique. C'est un *home* plutôt qu'une pension. Tous les jours les élèves y consacrent une heure environ — mais une heure évaluée en minutes pour rappeler le prix du temps — aux soins du ménage, et elles y font en même temps des études très sérieuses. A mon avis, l'un des plus beaux fruits du système et de l'influence de la maison, c'est le fait que bon nombre des élèves qui en sortent sentent le besoin de faire quelque chose pour d'autres et se vouent à l'enseignement à leur tour. Déjà des institutions de ce genre se sont élevées dans les principales villes de la colonie, dans l'Etat-Libre et jusqu'au Transvaal. C'est une belle pensée de M. Andrew Murray d'avoir rattaché cette œuvre à la France en l'appelant « l'école huguenote ». C'est un hommage à la mémoire de nos pères persécutés dont bon nombre ont cherché un refuge au Cap, et dont les noms se retrouvent encore parmi les élèves de l'école de Wellington.

Nous avons aussi visité Stellenbosh, une charmante petite ville dont les rues, comme celles de toutes les villes coloniales, sont tirées au cordeau et à angles droits, mais ombragées de magnifiques chênes séculaires. C'est un petit Edimbourg, un centre d'éducation. Il y a une pension de jeunes filles du même genre que celle de Wellington, deux même, dont l'une, très prospère, appartient à la mission rhénane; des écoles, un gymnase, et surtout la faculté de théologie de l'Eglise hollandaise. Cette faculté, foncièrement évangélique, a été une source de grandes bénédictions pour le pays; son corps professoral se compose d'hommes d'une piété éminente; et quoique jeune, elle a déjà donné des

pasteurs remarquables par leur zèle et par leurs talents. Sous les auspices des pasteurs et professeurs et avec la coopération des étudiants, M. et Madame Mountain, évangélistes bien connus en Angleterre, y tenaient des réunions de réveil très suivies et, m'assure-t-on, très bénies.

Ce qui nous réjouit surtout, c'est de voir l'esprit missionnaire se développer au sein de l'Eglise hollandaise, et dissiper peu à peu les préjugés d'autrefois. Ainsi parmi les étudiants en théologie, à la même table et sur les mêmes bancs, se trouve actuellement un jeune homme de couleur. C'est une victoire. A Wellington, le Rév. Th. Ferguson a, depuis quelques années, une école missionnaire qui a déjà envoyé des ouvriers et qui compte un bon nombre d'élèves, tous hollandais ou colons. Aujourd'hui, M. Ferguson a acheté un des plus beaux sites de la ville, et il y construit une grande et belle maison des missions entièrement aux frais de l'Eglise hollandaise de la ville et des environs. Bien que j'aie des opinions à moi sur les institutions de ce genre en principe, j'ai visité celle-ci plein d'admiration et de joie.

Au Cap, je me suis naturellement occupé des affaires du Lessouto; j'ai vu le gouverneur, les ministres, quelques membres du Parlement. Puis huit jours de côtoyage dans l'Océan Indien et nous sommes à Natal. Quel sujet de reconnaissance d'avoir échappé à la quarantaine. Il s'en est fallu de peu que nous fussions détenus; heureusement que les autorités n'ont pas tenu compte d'un ou de deux cas de rougeole que nous avons à bord. Le paquebot qui nous avait précédés de quinze jours, un des plus beaux de la même compagnie, le *Drummond Castle*, avait été moins fortuné. A son arrivée au Cap, un cas de petite vérole lui valut une quarantaine de plusieurs semaines. A Durban et pour la même raison, une double quarantaine lui fut encore infligée. On se représente les sentiments des passagers jetés sur la plage et gardés à vue par des agents de police. Les uns

venaient d'Angleterre, d'autres des ports intermédiaires du Cap à Durban, pressés par leurs affaires ou s'accordant quelques jours de congé. Parmi eux se trouvait une demoiselle qui venait d'Europe; son fiancé avait fait un long voyage pour venir la rencontrer, dit-on. On leur permit de se voir, mais surveillés par la police, et placés à 30 ou 40 mètres de distance l'un de l'autre.

Plus favorisés, nous débarquons dès le lendemain de notre arrivée, et sommes bien accueillis par des amis d'ancienne date. Il faut subir les embarras des bagages et les tracasseries de la douane, puis nous partons pour Pieter-Maritzburg, la capitale de la Natalie. Cette fois ce n'est plus en chariots à bœufs que nous franchissons ces 50 milles, mais bien en chemin de fer. Un chemin de fer, c'est encore une grande nouveauté. La voie est simple et très étroite, — pas de tunnels; elle suit les contours des montagnes, gravit tout doucement les pentes quand il le faut; vous courez le risque d'avoir le mal de mer, et les récriminations des passagers se font entendre de toutes parts. Mais nous, en imagination, nous refaisons nos voyages aventureux de jadis, nous jouissons du grandiose panorama qui va se déroulant devant nous; nous sommes reconnaissants et heureux. A mes côtés se trouve un fermier. Le soir à un arrêt, comme je me promenais sur le trottoir pendant que tout le monde courait au buffet ou à la buvette, mon voisin vient à moi : « Monsieur, dit-il, voudriez-vous partager ma nourriture ? » C'était du biscuit; je n'avais pas faim; je n'ai pas précisément de prédilection pour cette espèce de pain. Mais son invitation était si cordiale, que je rompis la brique et me mis à grignoter tout en causant avec lui. C'est bien encore l'Afrique, l'Afrique hospitalière. Je ne me souviens pas que chose pareille me soit jamais arrivée dans tous mes voyages en Europe.

Il y a des changements, cependant, depuis quatorze ans que nous avons quitté Natal. On évalue à près de 400,000

les Zoulous qui y habitent ou y ont cherché refuge. Pour les seize ou dix-huit mille colons, la grande question du jour c'est, comme dans la colonie du Cap, la question ouvrière. Les Zoulous sont si fiers, si indépendants, qu'ils ne travaillent que pour se procurer les moyens d'acquérir des femmes. Aussi s'est-on vu obligé d'importer des *coulis* des Indes. Et ces coulis, aujourd'hui on les trouve partout : sur la voie ferrée, dans les magasins, dans les hôtels, dans les maisons privées, au marché et dans les prisons. Leurs boutiques et leurs costumes orientaux donnent aux villes de Natal un caractère particulier. On les dit nés marchands, ces coulis, aussi leurs magasins, fort bien achalandés, sont-ils mal vus des commerçants qui ne peuvent soutenir la concurrence. Il se fait parmi eux, sous les auspices de l'Eglise wesleyenne, une œuvre d'évangélisation. Je crois que le Rév. M. Stott commence déjà à recueillir quelques fruits des travaux de feu son vénéré père que nous avons eu le privilège de connaître. Mais il faut le reconnaître, le terrain est ingrat.

A Maritzburg, c'est mon ancien et intime ami, M. le pasteur Smith, qui nous donne l'hospitalité. Nous croyions que ce ne serait que pour quelques jours, ce fut pour des semaines. Pas de wagons nulle part, il faut en faire construire ; pas de bœufs, et c'est presque une impossibilité que de s'en procurer. C'est donc un temps de démarches, de courses, de désappointements, de fatigues et d'ennuis. A la fin pourtant nous en trouvons, mais à quel prix ! C'est une faveur, à prendre ou à laisser. On les dit même bon marché maintenant à 13 et 16 livres sterling ; naguère, ils se vendaient de 20 à 25 livres. Nous les prenons, il le faut. Notre consolation, c'est de penser que nous montons déjà notre expédition et faisons des dépenses qui ne se renouvelleront pas à moins d'accidents. Un matin je regardais du jardin passer les soldats. Je ne les vois jamais sans une profonde sympathie. Du sein de la populace noire qui les suit, s'élan-

cent vers moi deux individus, gesticulant, riant et criant d'aussi loin qu'ils le peuvent : « Lumela ntate ! lumela ntate ! Bonjour, père ! » C'étaient Gédéon et Fono. Ils m'amenaient mon wagon du Lessouto. En la revoyant, cette voiture, notre *home* ambulante, la tristesse s'empara de moi. Laisée dehors pendant deux ans et demi, sans abri, au soleil et à la pluie, elle était d'un délabrement piteux.

La vendre, je n'y pouvais songer, on ne m'en aurait rien donné. Les réparations seules m'ont coûté environ 900 fr.

Nos amis ont profité de notre séjour à Durban et à Maritzburg pour organiser des réunions spéciales, soit pour le public en général, soit pour les enfants de toutes les écoles du dimanche.

Il régnait alors à Maritzburg une grande excitation. Vous savez que depuis longtemps on cherche les dix tribus perdues d'Israël. On avait cru les trouver aux Indes, en Arménie et ailleurs. On allait bien loin pour se tromper. C'est en Angleterre qu'on vient enfin de faire la découverte. Les Anglais — ce n'est pas plaisanterie, — les Anglais sont des *Hébreux*. Ce sont les dix tribus elles-mêmes, « une nation mère de nations, qui a hérité toutes les promesses faites à Abraham, qui possède la porte de ses ennemis, qui doit un jour hériter la Palestine, et à laquelle est réservé l'avenir le plus glorieux ». Ces modestes prétentions font leur chemin. Il s'est formé en Angleterre une Société qui les propage par des meetings et des publications, avec une activité infatigable. Un jeune homme avait été délégué au sud de l'Afrique pour éclairer les colons sur la grandeur de leurs privilèges, la gloire de leur origine et celle de leur avenir. Après dix ou douze conférences maigrement suivies, M. Ph... jette un défi au public, un jeune homme peu connu l'accepte ; des débats sont organisés, on y afflue, on y applaudit, on y siffle avec passion selon le champion duquel on se réclame. Quant à nous, Français, qui ne sommes que des Gentils, je l'avoue, ce spectacle nous fournit une étude non

moins humiliante que curieuse du cœur humain. L'orgueil national est tout aussi vain et tout aussi méprisable que l'orgueil individuel, — et j'ajoute qu'il est tout aussi aveugle.

Mais les bœufs sont achetés, les wagons sont prêts. Chargeons donc et partons ! Quel charme de se blottir de nouveau dans son chariot, voir son long attelage, entendre les *trek* du conducteur et les détonations de son long fouet, de cheminer gravement, bivouaquer à la bohémienne, en un mot, vivre de nouveau de la vie d'Afrique ! — Hélas ! le charme est de courte durée. — Une épizootie qui a fait de terribles ravages au sud de l'Afrique règne encore ici. Déjà avant de quitter la ville deux des bœufs envoyés du Lessouto succombaient. J'avais à peine vendu leurs peaux que d'autres tombaient le long du chemin. Nous nous arrêlâmes sur une éminence à une lieue de la ville. Ce fut un vrai désastre : soins, repos, remèdes, rien n'y fit. En quelques jours, j'en perdis douze. Aujourd'hui, à l'heure que j'écris, on dépèce le dix-septième ! Je me suis désolé et tourmenté, et chaque bœuf qui mourait m'arrachait la plainte d'un de ces fils de prophète, qui pleurait sur sa cognée : « Hélas !... et encore est-il emprunté ! » Mais cela n'a pas réparé nos pertes.

Le trajet n'a pas manqué d'aventures de tous genres : nous avons eu du vent à tout emporter, des nuages de poussière qui s'engouffraient dans les wagons, de la pluie, de la neige et des chemins défoncés ; tout autant d'écoles de patience pour nos amis Christol plus encore que pour nous.

Sans m'arrêter sur ces incidents d'un des voyages les plus fatigants que j'aie faits, j'ai hâte d'arriver à Lérivé, notre cher Lérivé. Hélas ! il n'est plus ce qu'il était il y a cinq ans ! Nous le savions bien et pourtant, je l'avoue, la réalité dépasse tout ce que notre imagination avait peint de plus sombre. Quelques personnes viennent bien à notre rencontre et sont heureuses de nous revoir. Nous saluons avec

joie la bonne Rahab, la vieille Catherine, devenue veuve et qui en nous voyant ne peut retenir ses sanglots. Nathanaël Makotoko, grisonnant un peu plus, mais avec sa courtoisie et son amabilité habituelles, est bien là avec une troupe de jeunes hommes. Mais il y a des vides parmi ceux qui nous entourent, chrétiens et païens. Je cherche en vain Eléa Mapike, ce digne chrétien qui disait en nous quittant pour le ciel : « *Kalo gase Ketelo* : Le commencement n'est rien à comparer à la fin. » Le vieux Kemuele Nkhula n'est plus là. Je ne puis plus envoyer mes messages au chef Molapo, lui aussi est parti et plusieurs autres encore.

La station, désertée, délabrée, serait un tombeau sans la présence de quelques femmes et enfants, et sans celle surtout de nos amis Marzoff et Mademoiselle Louise Cochet, qui nous y ont préparé la bienvenue de leur mieux. Le village, autrefois si propre, si animé, si riant, n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines silencieuses et désolées. Le jardin missionnaire, je n'en parle pas, il est l'emblème de la vigne du Seigneur bien autrement dévastée. Nous avons de la peine à nous y reconnaître, et nos cœurs sont gros d'émotion. — La guerre, et la pire de toutes, — la guerre civile, a semé des haines et des vengeances implacables. La vie des camps, de ces camps, les égouts de tout ce que notre civilisation a de plus corrompu et de plus effronté, a donné une telle impétuosité au courant de la démoralisation que peu de nos chrétiens — je le crains — ont pu résister. Je n'ai pas encore pu sonder les plaies de mon troupeau. Mais ce que j'en ai entrevu et ce que j'en ai senti me fait frémir de douleur et d'effroi. Quelques-uns sont décidément retournés se vautrer dans la fange du paganisme, d'autres, et peut-être le plus grand nombre, se sont adonnés à l'eau-de-vie. La jeunesse, cette jeunesse sur laquelle nous avons fondé tant d'espérances, a été décimée par la violence des passions. Les chrétiens dont la profession a résisté à tant d'attaques ont subi des influences si délétères que le

zèle et la vie paraissent étouffés ou paralysés. En présence de tant de désastres et de ruines, les païens se moquent de l'Évangile ; l'église est déserte, les chemins de Sion mènent deuil !

Notre ciel politique, pour le moment, n'est pas plus radieux. Il est gris et à l'horizon grondent des orages qu'il semble difficile de conjurer. Massoupa, enivré de ses succès — et il en a eu de grands en diplomatie aussi bien qu'en stratégie, — rit, assure-t-on, des démonstrations du représentant du gouvernement et du chef Letsié lui-même. Ce qu'il veut, ce qu'il demande hautement, c'est la retraite définitive du gouvernement anglais et l'indépendance absolue du Lessouto. Lesoana et d'autres chefs le soutiennent. Et il reste à savoir encore jusqu'à quel point la tribu les suivra.

Ici, le district est déchiré entre les deux principaux fils de Molapo. Jonathan, l'héritier légitime du pouvoir, et qu'ont suivi nos chrétiens, a obéi aux ordres de Letsié, est resté fidèle au gouvernement anglais, et a tout perdu ainsi que ses partisans. Joël, fils de la deuxième femme de son père, en levant l'étendard de l'opposition, a entraîné la plus grande partie de la tribu, et s'est acquis une position qui s'impose au gouvernement anglais, mais que celui-ci ne peut respecter qu'en foulant aux pieds ses promesses et ses engagements, et en sacrifiant sans merci Jonathan et les loyaux. J'ai été visiter Joël, qui m'a fort bien reçu et a écouté mes conseils avec beaucoup de déférence. Jonathan, de son côté, prétend être désireux de se laisser guider. Toujours est-il que la situation est des plus tendues. Les alertes sont continuelles. Hier encore, à propos de roseaux — les forêts royales du pays, — nous nous attendions à voir les deux frères rivaux se jeter l'un sur l'autre et le sang couler. Mon influence a pu contribuer quelque peu à éviter cette calamité, mais ce n'est pas une digue qui puisse contenir le torrent des passions politiques.

La commission d'enquête et de compensation envoyée par le Parlement est arrivée à Masérou, et est sous peu attendue ici. Chaque parti a les yeux fixés sur elle, et en attend la satisfaction de tous ses droits et de toutes ses prétentions. Nul n'entrevoit la possibilité de concessions mutuelles dans l'intérêt général. Personne ne croit à la paix, j'entends à une paix réelle et durable. Il faut donc à la commission une mesure extraordinaire de sagesse, de tact et de prudence, — je ne dis pas pour pacifier le pays, — mais pour ne pas mettre le feu aux poudres et rallumer la guerre civile. Notre crainte à nous, c'est que le gouvernement anglais, vaincu et découragé par tant de complications résultant de la politique injuste de M. Sprigg et sir B. Frère, ne finisse par abandonner le pays. Ce serait la ruine inévitable de la nation.

Voilà un tableau bien sombre, et il m'a fallu faire un grand effort sur moi-même pour vous le tracer. Puissé-je m'être trompé. En tout cas, si le proverbe anglais est vrai que « tout nuage a sa doublure d'argent », nous la découvrirons, cette doublure, aussi dans notre ciel, un jour ou l'autre. — C'est le printemps ici. Laissons donc cette belle saison étendre son riche manteau de verdure et de fleurs sur toutes nos ruines et nos désolations. C'est un contraste blessant pour le cœur, sans doute, mais il nous inspire aussi de la confiance et de l'espoir pour l'avenir. L'hiver ne durera pas toujours. C'est au milieu des ruines fumantes et désertes de Jérusalem que Jérémie s'écriait dans un élan de sa foi : « Ce sont les gratuités de l'Eternel qui font que nous n'avons pas été consumés, parce que ses compassions ne sont pas taries. Elles se renouvellent chaque matin. C'est une chose grande que ta fidélité. »

« L'Eternel est ma portion, a dit mon âme, c'est pourquoi j'aurai espérance en lui. » — Lam. III, 22-24.

Votre affectionné frère et ami,

F. COILLARD.